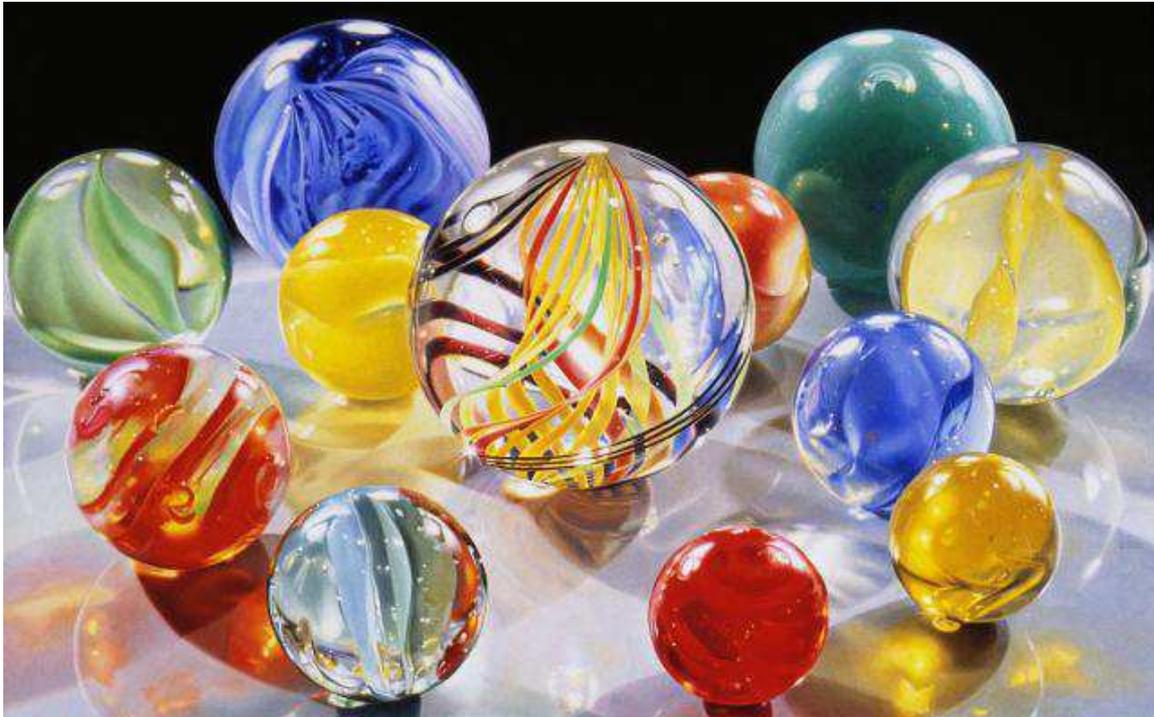


Lacan Quotidien



N° 864 – Mardi 28 janvier 2020 – 22 h 09 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Échos et retombées

EN AVANT

Échos et retombées

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

TÉMOIGNAGES

Après/coup par Omaïra Meseguer

Qu'est-ce qui (s')applaudit ? par Ana Cecilia Gonzalez

L'Homosexuel n'existe pas !? par Christophe Dubois

Cher Paul B. Preciado par Valérie Bischoff

Apresiasi par Panagiotis Kosmopoulos



Échos et retombées

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Pour une part, les questions que pose le transsexualisme, ce qu'il est et n'est pas, là où il loge ou pas, dans quelle structure ou quel nouage, ressortent de l'(in)actualité brûlante. Dans les derniers mois de son existence, l'École freudienne de Paris n'hébergeait-elle le Séminaire qu'Éric Laurent consacrait à Dora, et dans lequel il invitait déjà les participants à lire Robert Stoller, alors tout récemment traduit en français (1979) ?

La psychanalyse a ainsi très tôt accueilli ces questions tout à fait compatibles avec ce qu'elle est, à savoir, une affaire de langue. La psychanalyse n'est-elle pas seule aujourd'hui à permettre à quelqu'un de savoir ce que, pour lui, parler veut dire ?

Quand il s'agit de déterminer et de choisir les termes dans lesquels un débat aura lieu, quand celui-ci et ceux-ci nous semblent imposés dans une urgence qui ne souffrirait pas que l'on diffère, il est urgent de se déprendre des formes consacrées et de considérer comment celles-ci font *t'erreur* à tout bout de champ, pour faire valoir la dimension dans laquelle les forces celées dans les choses de finesse, cet irréductible ferment du Champ freudien, se mobilisent pour éclairer le La (barré) que Lacan a peint devant nos yeux, sans nous les crever une seconde fois.

Je voudrais donc laisser de côté le texte que nous a lu Paul B. Preciado lors de la plénière des 49^{es} journées de l'École de la Cause freudienne, qui mérite certes qu'on le lise avec le respect et l'attention nécessaires, pour faire cas de la prestation de l'invité qu'il fut.

Je voudrais dire que celle-ci pour moi prime encore, qu'elle a été, étant donné le lieu et le lien avec l'assistance, à nulle autre pareille, et surtout, proprement enseignante quand elle a trouvé son point d'orgue hors cadre ou plutôt, ce cadre, le subvertissant, étant donné l'ouverture que lui fit à brûle-pourpoint l'interlocuteur que l'École avait dépêché en confiance à cette place, à savoir François Ansermet.

Sur cette scène en effet, une conversation authentique, clinique et politique, s'est engagée.

Sans doute, s'est-elle close sans que tout fût dit – n'est-ce pas nécessairement et toujours le cas ? Peut-être a-t-elle été trop rapide, mais elle a surtout été un événement, programmé et néanmoins imprévu, précisément lacanien. Nous pouvons donc gager, parier qu'elle fera long feu, si nous y veillons, avec seulement un peu d'huile pour l'entretenir, sous la cendre de nos illusions, toujours à balayer. Déjà elle fait série avec d'autres, avec celles de la journée du dimanche, si différentes qu'elles aient été chacune et justement de ce fait – ainsi, de Delphine Horvilleur, me chatouille et gratouille encore le vrai-faux lapsus qu'elle conçut à notre intention, qui a alimenté des échanges féconds avec mes collègues.



En séance, entre parler de vous et parler de lui, votre analyste, la parole analysante va et vient, jusqu'au point où pourra se trouver franchi le seuil de lui dire, à lui, quelque chose de vous. De ces formules si simples, Lacan s'est servi pour dire ce qui se passait à la fin d'une psychanalyse. Au cours de sa psychanalyse, l'analysant aura donc exploré ce que, pour lui, parler veut dire, et cela pourrait l'avoir amené à pouvoir dire quelque chose à quelqu'un. Alors, la cure, qui n'est jamais que la moitié du chemin, s'achèverait, débouchant sur un infini qui est, comme Jacques-Alain Miller l'a démontré dans une leçon mémorable, *transfmi*, récapitulant et prolongeant les moments cruciaux où le discours fit pour l'analysant événement, résonant dans son corps, convoquant sa détresse, lui permettant d'en déduire sa propre perspective, en lien avec les tenants et les aboutissants qui ont fait de sa cure cette expérience-là, matrice et référence de l'authenticité de toutes celles à venir.

De ces invariants impalpables, mais néanmoins démontrables dans tout acte de parole, aussi exigeants que modestes, on peut faire boussole... et n'est-ce pas que l'on *doit*, dès lors que le dialogue s'engage, où que ce soit, avec un psychanalyste ?

François Ansermet l'a démontré *in vivo*, preste à l'entre-prêt. C'est cette capacité que je nous – et me – souhaite, pour vivre la traversée de cette crise de prose d'un genre nouveau quand « la science » s'en mêle, avec les retombées de *jouis-science* que nous avons à retraiter, nous que la retraite intéresse peu par ailleurs, l'inconscient ignorant la grève autant que les frontières.

Alors, « l'intimité politique », cette trouvaille de Florent Cadet dans *Lacan Quotidien* n°857, cet oxymore tout neuf, qui en appelle à chacun de nous, n'est pas facile à mettre au travail et à sérier, et cela rend le défi passionnant.

Écrire/parler à vous veut dire que j'attends de nous des échos de cet intime politique dont je livre ici le mien, « nous » dont je ne peux jamais considérer aucun, si savant qu'il puisse être, comme un spécialiste de quoi que ce soit, mais plutôt rivalisant d'ignorance avec Lacan, qui put dire : « *si vous saviez ce que j'ignore vous sauriez tout* ». Boutade, sans doute, mais sérieuse, visant la perte produite par l'émergence de petits pans de savoir, et d'autant plus ferme sur le retour au texte, quel que soit le *tempo* de la valse des autres étiquettes.

Quelque chose me tarabuste quant à la langue que nous manions : « Ne jamais consentir d'avance que la prose soit incapable de s'excéder elle-même » (1). Œuvrerons-nous alors, pour que revienne, dans une forme inédite, un moment pour nous réjouir d'être mortels, et vivants encore, comme en ce même dimanche avec Pascal Quignard que Laura Sokolowsky a si courtoisement accouché de sa parole naissante et renaissante ?

1 : Milner J.-C., *Mallarmé au tombeau*, Verdier, Paris, 1999, p. 88.

LA
NUIT TOUS LES CHATS
SONT GRIS QUAND LE
CHAT N'EST PAS LA
LES SOURIS DANSENT A BON CHAT BON RAT
ACHETER CHAT
EN POCHE JOUER AU
CHAT ET A LA SOURIS
DONNER SA LANGUE AU
CHAT REVEILLER LE CHAT
QUI DORT AVOIR UN CHAT
DANS LA GORGE ECRIRE
COMME UN CHAT JOUER
AVEC SA VICTIME COMME
UN CHAT JOUE AVEC SA SOURIS
FAIRE UNE TOILETTE DE CHAT
AVOIR D'AUTRES CHATS A FOUETTER
SENTENDRE COMME CHIEN ET CHAT
NE PAS VOIR UN CHAT DANS LES RUES
CHAT ECHAUDE CR-4INT L'EAU FROIDE
LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS
AVOIR D'AUTRES CHATS A FOUETTER
REVEILLER LE CHAT QUI DORT
QUAND LE CHAT N'EST PAS LA LES SOURIS DANSENT

TÉMOIGNAGES



Après/coup

par **Omaïra Meseguer**

Le fameux dimanche vers 14h30, nous avons bu un café avec Paul B. Preciado après l'avoir lu sérieusement depuis des mois. Cet été j'avais souligné une phrase à la page 48 de son livre *Un appartement sur Uranus* : « les psychanalystes œdipiens [...] sont tombés d'accord pour faire du droit de l'enfant à avoir une mère et un père l'argument central justifiant la limitation des droits des homosexuels » (1). J'ai écrit un message à Gil Caroz : « nous ne sommes pas des psychanalystes à la papa » (j'ai pensé fort à Serge C.). Je pensais, évidemment, à l'engagement de l'École de la Cause freudienne (ECF) au moment du *mariage pour tous*. J'avais en tête aussi la lecture de Jacques-Alain Miller du roman de Christine Angot *Une semaine de vacances* : « L'Œdipe n'est pas du tout la solution unique du désir : c'en est sa forme normalisée, et sa prison. L'Œdipe est pathogène » (2). « Nous n'en pouvons plus du père ! » était le titre de cette revigorante intervention au théâtre Sorano à Toulouse.

Au moment du café, il y avait François Ansermet qui mangeait une pomme. Il y avait avec nous une femme que nous ne connaissions pas, une artiste, venue accompagner notre invité. Il n'était pas avec une bande de supporteurs comme je l'ai entendu dire. Plutôt seul. Nous avons échangé avec sympathie et avec clarté. Pour des raisons trop longues à expliquer ici, je me souviens que nous avons parlé de la *corrida*, affreux rituel qui consiste à donner la mort au taureau dans l'arène devant un public en liesse. Il a souhaité visiter l'auditorium en toute discrétion, je l'ai accompagné, il m'a fait une blague sur les fleurs, il m'a dit qu'il était impressionné par la quantité de monde, il s'est mêlé au public pour « sentir l'ambiance ». C'était juste avant la belle chanson. Nous nous sommes donné rendez-vous pour la séquence.

Au moment du café, il nous a appris qu'il avait écrit 20 000 signes. Patatras ! et moi qui allait faire l'éloge de ses chroniques à 5 000 signes ! Je lui ai dit : *sachez que le court vous réussit*. Il avait « besoin » de lire ses pages, pour lui c'était un préalable à n'importe quel échange. Un échange futur. François et moi avons acquiescé, un peu contraints, en lui demandant de réduire pour pouvoir discuter un peu. Nous sommes montés sur la scène en riant, François m'a dit : « nous montons dans une navette spatiale ». Ce n'est pas cela la psychanalyse ? Avoir une souplesse par rapport à la contingence ? Paul B. Preciado s'est adressé aux psychanalystes de France et ce fut long. C'est ainsi que les choses se sont passées.

De l'applaudissement comme événement de corps

Un petit événement de corps m'a surpris, j'ai involontairement applaudi quand il s'est adressé à la salle en espagnol. Ma *lalangue tressée* a vibré et c'est mon corps *frappé par la langue* qui m'a fait applaudir. J'ai oublié que j'étais devant plus de 3 000 personnes. Mes mains se sont mises à taper l'une dans l'autre, elles ont réagi : *applaudi/à Paul dit*. À partir de ce moment-là l'*applaudisse/ment* est devenu pour moi un signal car il a commencé à provenir de la salle par intermittences. De quoi l'applaudissement est-il le nom ? Je me risque...

La salle est devenue un ensemble de corps qui s'agitaient, qui respiraient fort et parfois esquissaient un sifflement. J'ai vu des corps chercher à se lever, des corps s'énerver. Ce que notre invité a dit a touché les corps. C'est indéniable. Nous n'étions pas dans le débat des idées, nous étions dérangés. Et donc, sont venues les salves d'applaudissements. Il y en a eu de toutes sortes : les enthousiastes du haut de la salle, les applaudissements type *tais-toi* du milieu, les *je-ne-sais pas-ce-qui-m'arrive* mais j'applaudis de temps en temps. Sans doute y en a-t-il eu d'autres, mon inventaire n'est pas exhaustif.

Notre idée, avec François Ansermet, était de parler avec P. B. Preciado de la modernité, de « la transition planétaire » (3), de l'origine du mot « féminisme » (4), du *pousse* à la normativité du capitalisme, de la désidentification radicale, d'un monde qui, comme lui, est en pleine « traversée ». Nous n'avions pas l'idée de faire un entretien « avec un trans ». Qu'est-ce que cette phrase peut bien vouloir dire venant d'un psychanalyste ? Je me rends compte en lisant mes notes restées en souffrance, qu'il a abordé des points que nous avions préparés pour notre échange en nous lançant avec brio et ironie : « et vous, psychanalystes, qu'avez-vous à dire ? »

Valete et plaudite – Portez-vous bien et applaudissez

L'applaudissement est une manifestation pulsionnelle du corps. Apparemment, disent les experts, il serait inné. Je ne le crois point. « Au VII^e siècle, l'empereur byzantin Héraclius, se préparant à rencontrer un roi barbare, se demandait comment impressionner son adversaire. Il savait que son armée, affaiblie par une récente défaite, ne suffirait plus à intimider son hôte et qu'il en faudrait plus pour le surprendre. Il aurait alors mobilisé des nouvelles recrues, moins pour leurs compétences martiales que pour leur capacité à faire du bruit. Il les aurait engagées pour applaudir » (5). Je dirais que l'applaudissement est simplement une manifestation du *parlêtre*.

Dans cet après-coup, je me demande pourquoi ce que j'ai senti venant de la salle m'a bien plus inquiétée que ce que notre invité disait. En partant du principe que j'ai applaudi sans le vouloir, que quelque chose m'a échappé, j'invite chacun à se demander par quoi il s'est senti convoqué dans cette interpellation sans ambages dont nous avons été l'adresse. Ne sommes-nous pas habitués à être questionnés ? À être attaqués et à nous défendre en répondant ? P. B. Preciado pense, il l'a dit, que si la psychanalyse n'arrive pas à percer de sa lumière l'obscurantisme qui se répand, elle sera avalée par le discours cognitiviste, par la montée de la religion, par la machine capitaliste. Il me semble, que sur ce point nous sommes plutôt d'accord et que nous n'avons pas attendu cette intervention pour nous coltiner cette question. Sauf que, cette fois, quelqu'un nous l'a posée de l'extérieur.

Il ne suffit pas de dire « ce n'est pas de nous » dont il parle ou de pointer qu'il méconnaît le dernier enseignement de Lacan. Il n'est pas un des nôtres. Il a d'autres chats à fouetter. Je préfère, comme l'exige ma position d'analysante, me dire, avec Freud et Lacan : où je suis dans le désordre que je dénonce ? Pendant que j'ai écouté P. B. Preciado, je me disais qu'il y avait plein de choses avec lesquelles je n'étais pas d'accord. Mais l'essentiel, en ce qui me concerne, est la préoccupation qui ne nous a pas lâchés, Gil Caroz, Caroline Leduc et moi, tout au long de la préparation des Journées 49 de l'ECF : Comment *bien dire* quand on parle des « femmes » en psychanalyse aujourd'hui ? Comment dire la psychanalyse pour qu'elle ne soit pas ravalée, oubliée, mise au placard des antiquités ?

J'ai eu affaire à une expression qui ne cessait de s'imposer à moi tout au long de cette préparation : *On ne peut pas dire que...* Elle me venait souvent marquée par un affect de colère. Entre se taire et se risquer à dire autrement, il fallait s'arracher, et trouver, à chaque fois, une manière de renouveler l'énonciation. Aujourd'hui, je reprends une des phrases de Jacques Lacan à laquelle je tiens le plus : « On choisit de parler la langue qu'on parle effectivement. En fait, on ne fait qu'imaginer la choisir. Et ce qui résout la chose, c'est que cette langue, en fin de compte, on la crée. [...] On crée une langue pour autant qu'à tout instant, on lui donne un sens, on donne un petit coup de pouce, sans quoi la langue ne serait pas vivante. Elle est vivante pour autant qu'à chaque instant on la crée. C'est en cela qu'il n'y a pas d'inconscient collectif. Il n'y a que des inconscients particuliers, pour autant que chacun, à chaque instant, donne un petit coup de pouce à la langue qu'il parle » (6).

Mettez à la place du mot *langue*, le mot *psychanalyse*. Oui, donner un petit *coup de pouce*, sans quoi la psychanalyse ne serait pas vivante.

C'est à nous. Applaudissons.

1 : Preciado Paul B., *Un appartement sur Uranus*, Grasset, 2019, p. 48.

2 : Miller J.-A., « Nous n'en pouvons plus du père ! Jacques-Alain Miller lit *Une semaine de vacances* », *Lacan Quotidien*, n° 317, 26 avril 2013.

3 : Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*, *op. cit.*, p. 41.

4 : *Ibid.*, p. 95.

5 : Une brève histoire de l'applaudissement, *Courrier international*, 30 avril 2013 disponible [ici](#).

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Seuil, 2005, p. 133.



Qu'est-ce qui (s')applaude ?

par Ana Cecilia Gonzalez

Lors de l'intervention de Paul B. Preciado aux 49^{es} journées de l'École de la Cause freudienne (ECF), je n'ai pas été surprise : ni par son contenu ni par son ton. J'ai jadis été témoin de la fascination très particulière que sa présence est capable de susciter. C'était en 2011, au temps où il se faisait appeler Beto et avait organisé « L'International Cuir » au musée Reina Sofia de Madrid. J'ai pu alors sentir jusqu'à quel point la harangue contre la norme (hétérosexuelle, patriarcale et coloniale, pour enchaîner les adjectifs qui insistent) finit par instaurer une nouvelle normativité, qui se traduit par une esthétique et une morale sexuelle féroce. Un détail attrapé dans la longue file d'attente à l'entrée illustre bien ceci : un sujet faisait part à un autre du malaise causé par le fait qu'il ne réussissait pas à s'ouvrir à de nouvelles pratiques sexuelles et à de nouveaux partenaires ; « il faut tout essayer », insistait son interlocuteur, pendant qu'un troisième approuvait avec un hochement de tête.

Du point de vue conceptuel, ses principaux postulats critiques envers la psychanalyse lacanienne ont été l'objet de débats depuis presque trois décennies déjà. En effet, peu de temps après la publication de *Gender trouble* (1) en 1990 surgirent des voix (2) – dans le domaine académique notamment – dénonçant l'anachronisme des arguments que la théorie *queer* dirigeait contre Lacan, méconnaissant de façon obstinée justement ce qui pourrait intéresser le sujet en question : les élaborations du Séminaire *Encore* en premier lieu. Comme l'a déjà signalé Caroline Leduc (3), la seule citation lacanienne de P. B. Preciado fut la thèse inaugurale du retour à Freud, combinée avec une référence floue au complexe d'Œdipe.

Quelqu'un qui prône une épistémologie pouvant loger « la multiplicité radicale des vivants », tout en refusant de considérer la nouveauté de la logique du singulier apportée par Lacan avec les formules de la sexuation – barrant précisément toute tentative de réduction binaire –, c'est, pour le moins, remarquable.

Mais ce qui surgit comme vérité foudroyante à ce moment-là fut, comme toujours, l'imprévu. À savoir les applaudissements de soutien que reçurent certains passages de la diatribe de P. B. Preciado de la part d'un public qui entretient un certain degré de lien transférentiel avec la psychanalyse d'orientation lacanienne.

De ce qui, dans ce discours, est susceptible d'être extrait comme questions fécondes et considérations pertinentes, Jean-Claude Maleval (4) s'est occupé avec une précision qui mérite reconnaissance. Ce sont donc les ressorts de cette fascination que je voudrais interroger. Si celle-ci ne se soutient de rien d'autre que de l'identification avec la contre-norme *queer*, alors de quoi s'agit-il ?

Pour éviter l'argument *ad hominem*, je devrais commencer par différencier l'opération subjective de Paul – qui trouva son nom propre lors d'un rêve et qui a témoigné dans plusieurs essais de son expérience de « traversée » – de l'opération politique que Preciado se propose de réaliser en tant qu'invité aux journées de l'ECF.

C'est justement son pari que la devise « le personnel est le politique » rejoint l'hyperbole. Un sujet s'érige lui-même comme paradigme du « non-binaire », capable de contester par son seul corps le système patriarcal, hétéronormatif et colonial – son présupposé étant que le maillon de base de ce système est « l'épistémologie de la différence sexuelle » et que, de plus, Freud et Lacan sont complices de son maintien.

Que ce soit dans *un appartement sur Uranus* ou en tant que singe kafkaïen dans la cage, celui qui se situe lui-même à cette place adopte, qu'il le sache ou non, une position d'exception. L'exception freudienne de celui qui refuse la perte de jouissance que le langage suppose ; mais aussi l'exception logique, soulignée par Lacan. Celle qui rend possible la fermeture de l'ensemble dont elle se distingue, restituant la norme qu'elle prétendait dénoncer et tournant ainsi en rond, de retour à la ségrégation (5).

Celui qui a demandé à être écouté, comme à recevoir la concession d'un « potentiel de raison et vérité comme genre non binaire », s'auto-érige ensuite comme celui capable de renverser notre théorie et notre école au nom d'une révolution en cours, gardant pour lui la place de l'avant-garde et se proposant finalement comme thérapeute politique (sic). L'exhortation à laisser de côté les textes de ceux que nous considérons, pour notre orientation dans la praxis de la psychanalyse, nos maîtres n'est pas seulement une attaque contre ces figures, mais aussi et avant tout contre le lien transférentiel même. Qui parle de l'extérieur du monde ne brandit d'autre argument que l'avantage supposé d'avoir élu sa propre cage, et ne reconnaît d'autre voix que celle qui dit pareil que la sienne. Provocateur, spectaculaire – des coups aux effets calculés et précis –, qui ainsi énonce promeut le triomphe de la Volonté, montrant que la « *jecratie* » (6) universitaire peut se vêtir d'habits aussi peu attendus que séducteurs.

Cependant, dans cette énonciation, quelque chose au-delà se laissait entendre, et c'est notre tâche de l'accueillir. Par moments, le discours de P. B. Preciado prenait un ton d'une certaine affectation péremptoire, une certaine urgence dans l'exhortation à prendre position qu'il adressait à la psychanalyse, afin qu'elle évite d'être assiégée par les neurosciences et les

TCC. Il faisait valoir ceci même si ça ne l'empêchait pas, en même temps, de faire usage des découvertes de la biologie et la génétique comme fondements de la révolution qu'il proclamait. Ainsi, P. B. Preciado révélait en acte la profonde commotion des semblants, mais aussi du réel du sexe au XXI^e siècle. Chose à laquelle notre praxis nous confronte chaque jour, lorsque nous accueillons les symptômes dont souffrent sans exception les corps sexués.

Une réserve devient pourtant incontournable : l'agent de cette mutation, ce ne sont pas les volontés *queer*, mais le discours de la science. Et « si à un moment déterminé de l'histoire l'effet de la science et du discours capitaliste, conjugués, impulse l'attaque contre les semblants, au moment suivant se réinstaurera une nouvelle version du réel, quelle qu'elle soit, pour couvrir le vide que suppose le vertigineux horizon du "tout est semblant" » (7). En effet, nous assistons aujourd'hui au « retour de pendule », lorsque les positions les plus réactionnaires gagnent du terrain de façon effrayante.

Dans ces temps de volontarismes sauvages et de retours funestes, ce que le discours analytique conserve de subversif est sa condition de lien social inédit qui permet de sortir de la cage et soutient, sans répit, qu'*il y a l'impossible*. De cette façon, il maintient la béance pour permettre une opération subtile qui, loin de la *pharmacopornographie*, se soutient de la parole et de ses résonances pour secouer les identifications mortifiantes, faisant place au réel singulier qui bat dans chaque sujet.

Paul B. Preciado peut être tranquille, depuis déjà l'hystérie de Charcot, la psychanalyse a toujours su loger le corps et la parole *d'autres formes de subjectivité politique*, en laissant ouverte une marge pour la surprise de la contingence.

Traduction de l'espagnol : Héctor García de Frutos

1 : Butler J. , *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006.

2 : Celles de Joan Copjec, par exemple.

3 : Leduc C., « Le cri du singe dans sa cage », *Lacan Quotidien*, n° 858, 2019.

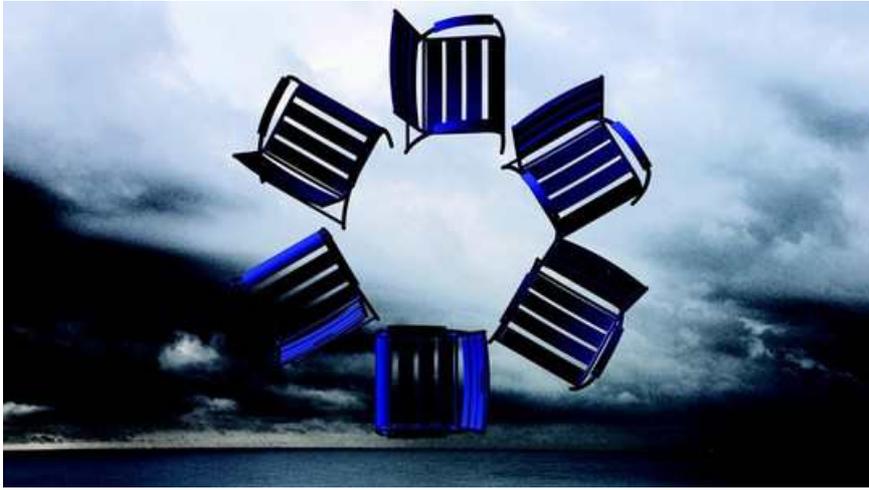
4 : Maleval, J.-C. , « Quand Preciado interpelle la psychanalyse », *Lacan Quotidien*, n° 856, 2019.

5 : Les mouvements LGBTIQ+ n'échappent pas malheureusement à la logique ségrégative, suscitant toute une série de polémiques et disputes. Une anecdote l'illustre : en 2010, Judith Butler refuse le Civil Courage Prize décerné lors de la Gay Pride de Berlin, dénonçant la complicité raciste et nationaliste du comité organisateur.

6 : Lacan, J. , *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 91.

7 : Berenguer E., "Sexuación: la no identidad del sexo (*Much Ado about nothing*)", intervention présentée lors de la XXI Rencontre internationale du Champ freudien, Paris, 2002, publiée dans la revue *Lectora: revista de dones i textualitat*, n° 8, 2002, disponible sur internet en espagnol [ici](#).





L'Homosexuel n'existe pas !?

par Christophe Dubois

Il y a environ dix-sept ans, je débutai mon analyse, encombré de mon désir me conduisant à des répétitions mélodramatiques tant dans ma scolarité que dans mes choix amoureux. Une entrée en analyse, pourrais-je dire, plutôt commune. La singularité de mon désir et de mon mode de jouissance vint ensuite rapidement à distinguer ma cure d'une autre, touchant là à ce qui n'est pas comparable dans l'analyse. Après une petite dizaine d'années de cure, presque autant d'années sur les bancs de la section clinique, investi dans nos activités et jeune membre de l'ACF-Belgique, surgit chez moi une angoisse : comment envisager à terme la fin de mon analyse, comment solliciter la passe, pour moi, jeune analysant homosexuel vivant dans ma petite ville de province belge, arrêté sur un constat (erroné) qu'il n'y a aucun membre homosexuel à l'École de la Cause freudienne (ECF) et, surtout, refusant de me ranger sous des signifiants à l'emporte-pièce par lesquels il est de coutume de présenter les homosexuels au sein de notre École ? J'en vins alors à dire à mon analyste que je terminerai mon analyse et ne pourrai jamais être nommé Analyste de l'École (AE). Comment concevoir que mon analyse se terminerait de la sorte ? Mon analyste sort de sa réserve : « *Mais vous n'êtes pas le seul, il y a des membres de l'ECF qui sont homosexuels ou lesbiennes, mais ils n'en ont pas témoigné lors d'une passe. C'est votre génération qui créera un précédent, si personne n'ouvre de brèche, il n'y aura jamais de passe d'homosexuels !* ». C'était il y a bientôt dix ans.

J'ai accompagné, il y a quelques temps, dans le cadre d'un service d'aide pour personnes exilées, un jeune homme issu d'une ethnie africaine minoritaire, qui demandait l'asile, persécuté dans son pays pour ses opinions politiques. Au cours d'une séance lors de laquelle il me fait part qu'il vit en couple avec un homme, je lui demande comment il a vécu son homosexualité dans son pays d'origine. L'interprète qui nous assistait m'interpelle en me disant qu'il ne parvient pas à traduire ma question. Le jeune homme parlant quelques mots d'anglais, je lui adresse ma question dans la langue de Shakespeare. Il me répond, avec une mine de soulagement : « L'homosexualité est invisible chez nous, il n'y a même pas un mot dans notre langue pour dire l'homosexualité, ça n'existe pas dans notre langue. »

Sa langue ne parvient pas à saisir l'homosexualité.

Lacan l'a asséné, *La Femme n'existe pas !* Je reprends une exploration d'une de mes enseignantes à Paris : quoiqu'on en dise, L'Homme non plus n'existe pas, le signifiant phallique ne parvient pas non plus à la saisir complètement.

Je vous propose dès lors de considérer que si les homosexualités existent, L'Homosexuel n'existe pas. Tenter de dire quelque chose des homosexualités en faisant usage soit du vocabulaire psychiatrique, soit d'une adaptation en négatif de concepts hétéro-centrés empêche les homosexualités d'exister dans notre langue lacanienne.

Nous avons pourtant le plaisir d'évoluer dans ou autour d'une École qui expérimente les enseignements de Freud et de Lacan. Deux théoriciens que l'on pourrait qualifier de *queer* et qui mériteraient un jour d'être érigés en icônes sur les chars d'une gay pride. Leurs écrits, leurs enseignements et leurs prises de position n'étaient pas opposés à l'homosexualité. Freud, quoiqu'il ait vécu dans un milieu blanc, bourgeois, hétérocentré et colonialiste considérait que l'homosexualité n'était pas une maladie. Il l'a affirmé notamment dans une lettre à une mère qui le sollicitait pour guérir son fils de son homosexualité (1). Ce n'est pas anecdotique. Lacan lui-même, aurait soutenu que rien ne s'oppose à ce qu'un homosexuel devienne psychanalyste.

Plus récemment, sous l'impulsion de Jacques-Alain Miller, alors que certaines voix d'une autre psychanalyse s'opposaient au mariage des personnes de même sexe, l'ECF s'est massivement mobilisée en faveur du mariage pour tous. Allant encore bien plus loin, la voix de notre École a retenti pour faire entendre qu'être mère, qu'être père étaient des positions qui ne sont pas collées au genre, soutenant par là que les homosexuels peuvent être parents. L'ECF n'a donc pas d'animosité envers les homosexuels, elle est même soutenance !

Nos élaborations théoriques ignoreraient-elles les homosexualités ? Non ! Je jette un coup d'œil rapide à ma bibliothèque et retrouve directement, sans que cela soit exhaustif, quelques ouvrages mettant ces questions au travail. Force est de constater que ces travaux, dont la publication a été largement promue par la communication de l'ECF, ont diffusé une vision positive des homosexualités, même si évidemment, et fort heureusement, certains développements pourraient prêter à débat.

Pour autant, trente-neuf ans après la fondation de l'École de Lacan, aucune passe n'a témoigné de l'homosexualité. Si nombre de membres de l'ECF sont homosexuels, aucun témoignage de passe n'en a fait cas.

Je propose cette hypothèse pour interpréter l'absence de nomination, jusqu'à présent, d'un.e AE homosexuel.le : les concepts, les signifiants, dont il est fait usage en nos rangs pour traiter de l'homosexualité ne parviennent pas suffisamment ou pas correctement à la dire.

Concevoir l'homosexualité en s'appuyant sur la psychiatrie ou encore en la considérant comme une forme non aboutie de la sexualité « normale », hétérosexuelle, en plus d'être obsolète est une erreur.

Caroline Leduc nous interpelle : avons-nous lu le dernier Lacan ? Assurément, et c'est le moment de conclure.

1 : Freud S., *Correspondance 1873-1939*, lettre du 9 avril 1935, Paris, Gallimard, 1966, p. 461, disponible dans une autre traduction sur internet.

Cher Paul B. Preciado

par Valérie Bischoff

Il est souhaitable et enseignant pour la psychanalyse, celle dont nous nous orientons à l'École de La Cause Freudienne (ECF), de continuer à converser avec les acteurs de notre monde contemporain afin d'en repérer de manière resserrée le malaise, les usages, les outils nécessaires, inventés et les nouvelles modalités de chacun de s'orienter dans l'existence. Aussi, cher Paul B. Preciado, je vous remercie d'avoir accepté l'invitation de l'ECF afin que puisse s'établir un dialogue qui participe au maintien du souffle vital à la psychanalyse, de témoigner. Nous pouvons tirer un enseignement de vos propos sur le corps, son traitement, de votre rapport à l'écriture, aux langues et à leurs usages, à la démarche expérimentale, aux affects, aux ressentis.

Dans *Un appartement sur Uranus* (1) vous évoquez ce corps parlant, écrivant se mouvant dans un monde, une actualité qui l'impacte, l'inspire et œuvre à son devenir. A notre époque où nous repérons les effets croissants et écrasants des protocoles, des évaluations, il me semble que nous partageons une sensibilité, une attention particulière à ses verrous symboliques dans lesquels chaque sujet peut être pris et finalement quelle que soit la difficulté qu'il rencontre dans l'existence. Dans votre œuvre, vous dénoncez le binarisme sexuel, l'articulation signifiante, et vous repérez l'échec de ce seul registre symbolique pour prendre la mesure de cet au-delà auquel chacun a « à faire ». Vous pointez l'hétérogénéité qui compose l'être parlant.

Une certaine psychanalyse veille à permettre à chacun d'œuvrer pour tenter de desserrer les chaînes du signifiant. De soutenir le nouage permettant de circuler dans l'existence. Ici nulle recherche de normativité, mais bien l'éthique d'une pratique du un par un.

Que signifie une identification ? Quel en est l'usage, la nécessité ? Un sujet peut s'en revêtir, la revendiquer comme identité, l'incarner, un autre peut s'en saisir tel un pis-aller. Chacun porte un patchwork d'étiquettes (femme, homme, père, mère, gay, trans...). Chacune de ces nominations ne suffit pas à recouvrir l'être, il en épingle un bout pour un temps, il y a toujours un reste. Un mouvement continu qui échappe au discontinu de la chaîne signifiante dont le psychanalyste essaie de s'orienter.

Paul B. Preciado, à votre manière, vous nous « r-éveillez » (si nous ne l'étions pas déjà)... et j'en ai retenu une certaine invitation ! Vos travaux participent à nous enseigner sur quel usage et quel rapport au corps existent. Corps qui ne peut être réduit à une simple question d'anatomie, de genre, de signifiant.

Prenons acte de votre invitation à continuer à être au XXI^e siècle à la hauteur de notre monde contemporain afin de pouvoir continuer à construire, élaborer notre pratique et notre champ théorique psychanalytique mis au service des êtres parlants d'aujourd'hui.

1 : Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*, Grasset, 2019.



apreciado

par Panagiotis Kosmopoulos

L'intervention de Paul B. Preciado (1) a suscité un débat avec beaucoup de remarques intéressantes pour la psychanalyse. C'est une intervention précieuse au sens où elle donne l'occasion de revisiter quelques thèmes importants pour l'orientation lacanienne.

Une invitation a été lancée : l'invitation faite aux psychanalystes lacaniens à rejoindre la « révolution épistémologique » à l'encontre du binarisme masculinité/féminité. Selon P. B. Preciado, « le binarisme de genre est la nouvelle religion de la modernité » (2). Qui peut rester indifférent face à une révolution ? Gardons à l'esprit cependant ce que Lacan répondait aux jeunes étudiants de mai 68, à savoir que la révolution implique le retour au même en termes de structure. Comme le rappelle Jacques-Alain Miller, Lacan n'a jamais découragé les étudiants dans leur contestation de l'oppression : « on ne trouvait dans ce séminaire ni l'admonestation du burgrave, ni l'appel à la sagesse, ni non plus la haine de la jouissance qu'on trouve à l'occasion chez le vieillard » (3). Le discours de P. B. Preciado ciblait l'oppression, restant ainsi fidèle à cette tradition des théories du *genre*. En ce qui concerne l'oppression s'agissant du signifiant, le Lacan du Séminaire sur *L'envers de la psychanalyse* nous dit que le signifiant maître unit les différents individus, à la différence des animaux qui ordonnent leur comportement selon leur instinct. Le signifiant est donc source d'identification ou de contestation, mais il est aussi source de jouissance. En conséquence, nous ne sortons pas du discours du maître, tout comme nous ne pouvons pas sortir du langage.

La psychanalyse ne nie pas le réel biologique-anatomique de l'homme et de la femme. Qui pourrait le nier ? Cela peut-il faire de la psychanalyse un discours d'oppression ? Par contre, au niveau du langage, la psychanalyse admet que les signifiants ont le statut d'« élucubration » face au réel du non-rapport sexuel. Ainsi, elle sait laisser le sujet choisir les signifiants dont il s'accommode le mieux, voire le laisser inventer l'univers symbolique qui

l'arrange le plus. La psychanalyse, calomniée depuis l'époque de Freud jusqu'à nos jours, se montre accueillante aux solutions du sujet et est tout aussi accueillante pour le hors-norme. Elle est l'envers du discours du maître qui contrôle et domine la vie des parlêtres, qui veut que les choses marchent, fonctionnent, et surtout, produisent. Cependant, les théoriciens du *genre* qui ont attaqué la psychanalyse ont eu bien des raisons pour le faire, quand par exemple certains psychanalystes prenaient publiquement la parole pour alerter sur les conséquences catastrophiques qu'auraient des réformes sur les droits des citoyens homosexuels, toujours au nom de l'Œdipe freudien.

En écoutant le discours de P. B. Preciado, un souvenir m'est venu : c'était lorsque Fabien Fajnwaks nous a présenté le Lacan du Séminaire XX *Encore* comme un théoricien « plus queer que les queers » (4). Bien sûr, les contestations des *gender studies* n'étaient pas absentes dans ce séminaire : Judith Butler et sa théorie de l'accès au genre par performance étaient au rendez-vous, pareillement pour Didier Eribon ainsi que d'autres auteurs. Mais avec le Lacan de l'objet *a*, nous avons une psychanalyse qui laisse chaque sujet choisir parmi les catégories signifiantes et qui admet chacun avec son propre objet de jouissance. Et ça, c'est le contraire du normativisme.

Une citation de Clotilde Leguil sur les signifiants « homme » et « femme » aide à clarifier le propos : « de par leur inquiétante étrangeté, [ce] sont donc des signifiants qui sollicitent le sujet dans son rapport au désir et qui à l'occasion déchainent les passions » (5). Et elle ajoute : « Il n'en reste pas moins que la contingence du genre, telle que la psychanalyse l'entend, depuis Freud et après Lacan, n'est pas simple contestation du sexe. » (6)

Enfin, P. B. Preciado nous invite à le rejoindre dans sa contestation de l'oppression en restant fidèle à un (son) discours, mais la psychanalyse lacanienne reste fidèle à sa propre « révolution épistémologique » permanente, qui consiste toujours à revisiter en permanence concepts et doctrine, en restant attentive aux époques et à l'actualité.

1 : Intervention de Paul B. Preciado aux 49^{es} journées de l'École de la Cause freudienne « Femmes en psychanalyse », Paris, 16-17 novembre 2019.

2 : Siassia A., « Preciado P. B.: “Le binarisme de genre est la nouvelle religion de la modernité” », *Les Inrocks*, 26 juin 2018, à retrouver [ici](#).

3 : Miller J.-A., « La psychanalyse mise à nu par son célibataire », *Les cahiers de la clinique analytique*, Section clinique de Bordeaux. Institut du Champ freudien, sous les auspices du Département de psychanalyse de l'université Paris VIII. (Texte non relu par l'auteur, rédigé et publié avec son aimable autorisation), p. 11.

4 : Fajnwaks F., « Genre, sexualité et modalités de jouissance » (2013-2014), cours au département de psychanalyse, Université Paris VIII (inédit).

5 : Leguil Cl., *L'être et le genre. Homme/Femme après Lacan*, PUF, 2015, p. 140.

6 : *Op. cit.*, p. 214.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI